

Les guerres de Bourgogne : et l'Evêché de Bâle

Autor(en): **Jecker, J**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 54

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248690>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrücke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS, 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LE PAYS, 27^{me} année

Les guerres de Bourgogne

ET
l'Evêché de Bâle

(Suite)

Cependant à Grandson la situation des Suisses devenait intenable. Les vivres allaient faire défaut et les Confédérés n'arrivaient pas. D'après Schilling, un gentil homme bourguignon qui savait l'allemand, Rondchamps, profita de la détresse des assiégés pour leur parler, en en s'approchant du mur d'enceinte, et leur faire des propositions. Il leur dit qu'ils n'avaient pas de secours à attendre, que les Confédérés étaient divisés, que le Bourguignons étaient déjà maîtres de Fribourg et s'apprêtaient à marcher contre Berne et Soleure. Il leur promit des conditions avantageuses s'ils se rendaient.

Malgré l'opposition d'une minorité plus courageuse, la garnison accepta les propositions qui lui étaient faites et, le 28 février, mercredi des cendres, au moment où l'armée de Morat s'apprêtait à se mettre en marche, pour la dégager, et où les contingents suisses arrivaient de toutes parts, elle ouvrait les portes à l'ennemi.

Au moment où la garnison de Grandson se rendait, on croyait encore à Berne qu'elle serait en état de tenir encore quelques jours. Le 1^{er} mars, l'armée de Morat se mettait en marche pour Neuchâtel. Le même jour, de bon matin, des messagers envoyés de Berne, entraient à Bienne et à Soleure pour dire aux Confédérés qui arrivaient de toutes parts de prendre la même direction. A Neuchâtel, l'armée de Mo-

rat qui se composait, comme nous l'avons vu, des contingents de Berne, de Fribourg, de Soleure et de Bienne, se grossit du contingent de l'Erguel qui était à Bienne depuis quelques jours, des 100 hommes de l'évêque de Bâle, des Balois et d'un corps de 1861 Lucernois, puis des soldats des autres cantons. Les derniers venus furent les Strasbourgeois qui entrèrent aussi à Neuchâtel, le 1^{er} mars, dans la soirée. A mesure que les détachements arrivaient, on les expédiait dans les localités situées entre Neuchâtel et Boudry : Les Confédérés étaient au nombre d'environ 18000 hommes. Les Bernois étaient commandés par le vieux Nicolas de Scharnachthal et par Hans de Hallwyl ; les soldats des cantons primifs, par Rodolphe Reding, les Zurichois par Henri Goeldli et les Lucernois par l'ancien avoyer Hasfurther.

Charles-le-Téméraire occupait près de Grandson une position avantageuse qui domine toute la plaine qui s'étend de Grau sur à Concise. Cette plaine a la forme d'un triangle dont le sommet est à Concise et dont le côté droit est formé par le lac de Neuchâtel et le côté gauche par la chaîne du Jura. Entre Concise et Vaumarcus, les flancs du mont Aubert s'avancent jusqu'au bord du lac et ne laissent place qu'à un passage étroit. Au lieu d'attendre les Confédérés près de Grandson et de ménager ainsi un champ de bataille favorable qui lui permit de déployer toutes ses forces, Charles, impatient d'écraser ses ennemis, se porta en avant jusqu'à Concise, et tandis qu'il envoyait le 1^{er} mars, un détachement occuper le château de Vaumarcus, un autre détachement prenait à gauche et franchissait les prolongements du mont Aubert.

De leur côté les Confédérés réunis à Boudry le 1^{er} mars, dans la soirée, prenaient la résolution d'attaquer immédiatement et de mar-

cher le lendemain, de bon matin, contre Vaumarcus où se trouvaient de 600 à 800 Picards. Le mouvement s'exécuta et tandis que le gros de l'armée suisse arrivait à Vaumarcus, les Bernois et avec eux les Biennois et les gens de l'Evêché, les Lucernois, les Soleurois et les Schwyzois se portèrent en avant en passant par la montagne. Vers 9 heures ils rencontrèrent un poste bourguignon qui avait été placé sur la hauteur, le délogèrent et le chassèrent devant eux dans la direction de Concise. Arrivés au sommet, les Confédérés aperçurent dans la plaine les différents corps de l'armée bourguignonne. Quoique le gros des leurs fut encore éloigné, ils se décidèrent à en venir aussitôt aux mains. Selon leur ancienne habitude « ils se mettent à genoux et, les bras étendus, ils prient le Dieu des armées de leur aider à vaincre le tyran bourguignon. » En les voyant à genoux, les Bourguignons s'imaginent, on l'a du moins prétendu, qu'ils veulent leur demander grâce, et font avancer leur artillerie qui ouvre le feu. Les premières décharges font des vides sensibles dans les rangs des Confédérés, mais ceux-ci se forment rapidement en carré et repoussent victorieusement plusieurs attaques, pendant que le gros de l'armée suisse, appelé au secours de l'avant-garde, avance péniblement dans la neige et au milieu des buissons.

Tout à coup, avant que les Suisses n'aient reçu des renforts, le duc Charles qui se trouve à Corcelles, un peu en arrière de Concise, s'avise de modifier son plan de bataille. Il ordonne un mouvement de retraite pour pouvoir mieux utiliser son artillerie et sa cavalerie, pour attirer les Confédérés dans la plaine et lui permettre de les envelopper. Mais cette manœuvre, loin d'atteindre son but, jette la confusion dans l'armée bourguignonne le : centre et l'arrière-garde que le duc, dans son ardeur, a laissés

jour qu'on lui parlait de son jeune frère elle a répondu :

— Le protecteur devient l'ainé !... L'ainé de nous deux, c'est lui.

Elle habite toujours à la ferme ; on n'a pas voulu lui rouvrir les portes du château. Son frère est en exil. Prétexé à confiscation. Un jour la vente est affichée. Tout le village est présent, mais pas un acquéreur. Si fait, un seul, et qui se permet cette dérisoire enchère :

Deux assignats de cinq livres !

C'est un étranger. Le manteau dont il s'enveloppe, le feutre rabattu sur ses traits, le rend méconnaissable.

Qui donc es-tu, citoyen ? demande le notaire, contraint d'adjuger.

L'inconnu se décoiffe ; il se nomme :

— Je suis le baron de Drumette !

Quel tumulte aussitôt parmi l'assistance ! C'est bien le frère d'Emiliane. Il a voulu revoir son pays, sa sœur ; et, maintenant qu'il la sait

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 9

DRUMETTE

PAR
CHARLES DESLYS

VII

Nous résumerons l'année suivante.

Melle de Drumette, sous la douce influence du pays natal, a recouvré la force et la santé, Elle redevenit charmante.

Rien de touchant comme sa reconnaissance, comme son amitié pour Claudine et pour Claude.

Elle a bien souvent répété :

— Si vous saviez comme il s'est montré bon pour moi durant ce terrible voyage !... comme il m'a protégée, soignée, sauvée !... Je serais morte sans lui !... C'était vraiment et ce sera toujours mon frère !

Ce titre, dont il est fier, Claude se garde bien de le récuser. Tel il est pour Claudine, tel il est pour Emiliane, voire même avec un surcroît de tendresse, de dévouement et de respect, qui rend son affection pour elle plus touchante encore.

Il travaille assidûment, tantôt avec le bon vieux curé de Drumette, tantôt avec la demoiselle, qui lui donne aussi des leçons. On dirait qu'il veut devenir un savant, ce brave Claude.

Ses progrès ne sont pas moins rapides sous le rapport physique. Il est si fort, il est si grand déjà, que vous lui donneriez vingt ans, bien qu'il n'en ait guère plus de seize.

Emiliane en a près de dix-huit ; mais un